

Salon Albert Mollat (15 rue Vital-Carles, Bordeaux)

« La Trahison des images, la déficience des langues »

17 – 18 Octobre 2014

Manifestation organisée  
par le Centre d'Études Littéraires et Linguistiques Francophones et Africaines  
CELFA (EA CLARE)

en partenariat avec la Librairie Mollat et l'UGC Ciné Cité Bordeaux

avec le soutien du Service Culturel,  
du Conseil Scientifique (PSE) et du Département de Français  
de l'Université Bordeaux Montaigne

*Avant-première artistique et cinématographique*  
Vendredi 10 octobre, à 20h15

Projection du film *Une Vieille Maîtresse* de Catherine Breillat  
en présence de la réalisatrice

UGC Ciné Cité Bordeaux  
(Entrée gratuite sur invitation)

Axes programmatiques du colloque

« *J'ignore ce que je vais dire, mais il y a toujours dans la langue des brèches, des jours par où se faufiler.* »  
Alain Veinstein, *Cent quarante signes*.

L'intitulé du colloque « La Trahison des images, la déficience des langues » renvoie notamment à *La Trahison des images*, le célèbre tableau de René Magritte, et à l'insurmontable inadéquation du langage à ce qu'il nomme, en raison du caractère arbitraire du signe linguistique. Son objectif est de mieux cerner le « pas tout montré » et le « mi-dit » inhérents à toute représentation, qu'elle soit iconique ou langagière.

Le vu exhibe en effet toujours au cœur même de ce qui est perçu, saisi et contemplé une forme aveugle qui irrémédiablement échappe à tout effort de mise au net et au point. Le fantasmé lui en souligne les contours en les grimant sous le feint parce que le regard, qui n'est pas sexué, délimite ce qui ne peut pas se voir : ce « pas visible » qui est le corps même du désir.

Il faut à ce stade se reporter à Lacan et son séminaire de 1964 qui, au lendemain de la disparition de Merleau-Ponty (1961), et dans le temps même de la publication posthume de son *Le Visible et l'invisible*, lui permet de redéfinir le complexe de castration et de le modéliser par le biais du signifiant, en commentant notamment un tableau de Jacopo Del Zucchi, *Psyché découvre Eros*. Lacan suggère alors que Psyché regarde sur le corps d'Eros la marque même de ce qui manque, un bouquet, lequel en dissimulant le sexe masculin, s'affiche comme le « signifiant de l'absence de signifiant ». Dans cette perspective, le regard, parce qu'il se concentre sur un objet indiscernable dans le champ de vision, est analysé comme le ressort même de la castration, c'est-à-dire la prise en compte du manque fondamental qui seul fait advenir la parole, la fonction scopique constituant la voie d'accès à toutes les autres. Pourrait par conséquent avoir quelque consistance l'affirmation selon laquelle ce qui est vu et repéré par le sujet est nécessairement tributaire des genres et de leurs oripeaux, c'est-à-dire des constructions historiques et culturelles par et à travers lesquelles ce même sujet énonce le rapport imaginaire de son appareil psychique et de sa chair au signifiant (incertain) du désir, à l'objet *a*, ainsi que le désigne Lacan. Il n'y a pas d'autre voie pour « pointer » ce littéralement impossible à discerner, c'est-à-dire pour le projeter dans une vision, laquelle sera circonscrite au sein du stock d'images et de stéréotypes produits par l'Histoire et le social, et/ou pour le « précipiter » dans une représentation mentale.

Aussi, de même que la peinture est vraisemblablement « en décadence » depuis l'âge des cavernes (Joan Miró), le discours, le récit, la représentation sont-ils en proie à un épuisement que la rhétorique et ses artifices peinent à travestir : évacuer totalement les sensations et les affects ne vaut guère mieux que s'y assujettir ; occulter les aspérités du vivant conduit à avaliser l'asepsie du tactile. Bref aujourd'hui le refus du toucher n'est pas plus la condition de la lucidité que celle d'une manière contemporaine de conter.

Dire exactement le réel et la réalité est une gageure. Comme les pierres de l'Histoire, le livre du monde est sans voix. La vie n'est pas un roman ni un poème car les mots et les phrases sont à la place de celle-ci. Ils la « parlent », ils peuvent aussi s'y opposer ; ils sont inaptes à établir indiscutablement la présence. Rédiger un livre est à bien des égards une entreprise comparable à l'érection d'un monument ou d'un tombeau, à ceci près qu'il ne peut s'agir que d'un cénotaphe.

En dépit de cet écart irréductible de la langue au monde, c'est par son véhicule que nous nous orientons dans l'univers symbolique (la « *forêt de symboles* » de Charles Baudelaire) au sein duquel nous traversons et passons le temps qui nous est imparti : le langage n'a pas pour vocation exclusive de satisfaire aux besoins de la communication ; il ne se réduit pas davantage à une jactance pour laquelle l'essentiel est de tenir le discours qu'il faut, en un temps et en un lieu adéquats, pour que son efficacité sociale soit maximale, indépendamment de ce qu'il censé engagé dans l'être-au-monde de celles et ceux qui en font l'usage, comme le *travelling* (n'oublions pas comment en parlait Jean-Luc Godard), la pratique de la langue est affaire de morale et sans aucun doute de politique.

Pour ce faire, il convient de reprendre les analyses de Michel Foucault lequel a montré dans *Les Mots et les choses* que l'écriture ne traque plus les ressemblances dans la similitude depuis qu'elle a confié aux signes la tâche de les représenter. D'où l'hypothèse que si, dans la cité de Gutenberg, le poète est le pendant du fou pour exhumer ce qui réunit les choses entre elles, dans celle de Steve Jobs, c'est-à-dire dans celle de l'informatique, des écrans et du simulacre, c'est peut-être au romancier qu'échoit cette aptitude. Cette prérogative impliquerait alors de ne pas tisser la trame narrative à partir de canevas éculés, comme ceux du miroir

promené sur le chemin : les routes par lesquelles se mène l'investigation de l'existant n'ont cure d'une signalisation univoque ; ce qui désormais est en jeu, ce n'est pas la tranche de vie mais la pertinence de la forme. Ces intuitions incitent à poser qu'une partie de la littérature d'aujourd'hui est à considérer sinon comme la fille naturelle, du moins comme la parente, de Denis Diderot et de ses romans paradoxaux, d'André Breton et de ses récits de vie, de René Crevel et de son *Roman cassé*, d'Alain Robbe-Grillet et de son écriture « objective », de Philippe Sollers et du texte en tant que procès.

Quoique l'écriture et les pratiques artistiques ne se confondent pas avec la vie, elles nous entretiennent d'elle, et elles nous enseignent comment ne pas la subir, chaque fois qu'elles empruntent à la poésie. Revivifier la langue et une narration exténuées par le positivisme, le naturalisme, le vérisme et l'utilitarisme d'une communication « marchandisée » suppose de mettre en relation les phénomènes par le truchement de l'association et de mobiliser ce que l'on sait du monde, en envisageant ses représentations sous le prisme de la physique et de la technologie, lesquelles remodelent notre champ sensible et les modalités de notre intellection.

Les métaphores de la langue courante qui décrivent l'existant en dehors de nous en des termes anthropomorphiques et celles relatives à une supposée profondeur, cohérence et entièreté psychologiques du sujet contredisent les observations et les réflexions fournies et suscitées par les sciences et la philosophie. L'écriture et les pratiques artistiques n'ont aucun intérêt à être déconnectées de notre connaissance du réel : des apports de la relativité et de la théorie quantique ; de ce que suggèrent la désintégration du kaon, la conjugaison de charge, la transformation de parité, la deuxième loi de la thermodynamique, la rupture de symétrie à l'intérieur de notre espace-temps. Ces thèses et ces expériences de pensée (comme celle du « chat de Schrödinger » ou cette autre qui vise à « prendre l'image dans un miroir ») bouleversent nos conceptions de l'objectif et du subjectif, formalisant ce dont André Breton a eu l'intuition et qu'il a ramassé dans sa définition de ce « *point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement* » (*Second Manifeste du Surréalisme*). Certes Albert Einstein et Max Planck ne nous ont pas légué de nouveaux évangiles. Et ce n'est qu'à Hollywood, avec les *blockbusters* qu'on y produit, et dans les séries télévisées que l'on franchit la porte du temps et que l'on revient du futur, un peu à la façon du facteur qui lui sonne toujours deux fois. Ce faisant, s'il est possible avec un flash de photographier dans un miroir l'ombre d'une lampe de manière qu'elle donne l'illusion d'être le reflet de celle-ci, il est passablement absurde de « regarder » l'écriture et les pratiques artistiques, et surtout de les examiner, en faisant abstraction de l'état d'incertitude dans lequel plongent la perte irrémédiable du sens et la mort de Dieu, la fin du sujet « plein » et celle de la Loi du père.

Récuser le réalisme du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas cependant pour corollaire de se détourner du réel et de la réalité dont on peut essayer de s'approcher en mariant l'apparis avec le vécu, les potentialités de notre appareil psychique avec les ressources de la virtualité. Si le langage a été « donné » aux humains pour qu'ils en fassent un usage surréaliste (André Breton), les mots et les phrases font alors l'amour, et « s'enfilent » les uns les autres et les uns aux autres. Néanmoins le spectacle auxquels ils nous convient est d'autant plus renversant s'il demeure étranger à celui que l'on goûte derrière une glace sans tain, nous invitant au contraire à nous départir du cliché et de « *l'universel reportage* » (Stéphane Mallarmé).

Comme la trahison des images nous menace en permanence (René Magritte) et que le réel échappe, nous condamnant à buter sur lui, la détermination de la motivation entre les choses et les êtres prônée par Pierre Reverdy pourrait bien l'emporter sur la dictée présumée du

dedans : le « *Lâchez tout* » d'André Breton distingue un vrai, qui est un représenté, et la trouvaille, celle-ci n'étant supérieurement opératoire que dans la conflagration du poétique car dans une logique narrative écrire impose de (nous) rendre visibles les tangentes (ou les sutures) réunissant les pièces constitutives du réel et de la réalité.

Le présent colloque s'inscrit dans le droit fil des orientations ayant présidé à l'organisation de la Journée d'étude du 25 octobre 2013 (« *Littérature du moi, autofiction et hétérographie dans la littérature française et en français du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècles* ») et de l'infléchissement des activités du CELFA au sein de l'EA CLARE et de l'Université Bordeaux Montaigne.

**On peut les synthétiser en ces termes : le CELFA a désormais pour domaines de recherche, principalement mais pas exclusivement, les littératures et les arts, les faits culturels et les pratiques linguistiques de « l'extrême contemporain » en français, dans une perspective intersémiotique et intermédiaire, en articulation avec une réflexion soutenue relative aux espaces non francophones et une (ré)interprétation continue de l'héritage, du patrimoine, des traditions, du legs de l'Histoire.**

Dans cette perspective, le Colloque « La Trahison des images, la déficience des langues » (Bordeaux, 17-18 octobre 2014) constituera une étape **supplémentaire** dans la (ré)organisation d'une équipe pluridisciplinaire pérenne œuvrant dans un climat chaleureux et amical, identifiée à terme – au moins à l'échelle française – comme pôle de référence.

## Vendredi 17 octobre

### Programme

Chacun(e) disposera de trente minutes, vingt pour sa communication proprement dite et dix pour la discussion.

**09:30 : Accueil des intervenants et du public**

**09:45 : Ouverture du Colloque**

*Intervention de Nicole Pelletier (EA CLARE)*

*Axes de réflexion par M. Jean-Michel Devésa (Université Bordeaux Montaigne, France)*

« Le Texte, l'image et la physique du temps réel : l'hypothèse du livre augmenté »

***Séance « Cinéma et littérature : une trahison malgré tout ? ou un ressort pour l'écriture ? » (Présidence Mme Nicole Pelletier)***

10 :15 :

Mme Catherine Breillat, Entretien inédit (vidéo tournée le 10 octobre 2014 par l'Équipe Mollat)

10 :45 :

Mme Judith Karácsony (Université de Szeged, Hongrie)

« Novellisation contemporaine : une littérature qui émerge de l'image. De l'image cinématographique vers le texte littéraire avec Nathalie Léger »

**11:15 : Pause**

**11:30 : Reprise des travaux**

***Séance « Gages de vérité ou artefacts ? » (Présidence Mme Danièle James-Raoul)***

11:30

M. Corin Braga (Université de Cluj, Roumanie)

« La Trahison des archétypes, la déficience des herméneutiques »  
12:00 :  
Mme Cerstin Bauer-Funke (Université de Münster, Allemagne)  
« Le Pouvoir des images dans l'œuvre de Frédéric Beigbeder »

**Pause Déjeuner (12:30 – 14:00)**

**14:15 : Reprise des travaux**

*Séance « La Langue, le Livre et les hommes : le cas de l'arabe » (Présidence M. Saïd Hammoud)*

14:30 :  
Mme Fatima Khelef (Université Bordeaux Montaigne, France)  
« Le Chemin semé d'embûches de la langue de Qurays à travers les textes d'al-Sûyûtî et al-Fârâbî »  
15 :00 :

Mme Zeineb Guessoum Boucetta (Université Bordeaux Montaigne, France)  
« La Dérivation du langage : transformation et imitation »

**15:30 : Pause**

**15 :45 : Reprise des travaux**

*Séance « L'Hybridation et la métaphorisation de la langue pour déjouer son épuisement ? » (Présidence M. Mehdi Ghouirgate)*

16:00 :  
Mme Yamna Chadli Abdelkader (Université de Bordeaux Montaigne, France)  
« Trahison des langues, illusion métaphorique : l'œuvre du poète Zaghoul Morsy »

16:30 :  
Mme Aïcha Belhaïba (Université de Bordeaux Montaigne, France)  
« Le Langage des jeunes issus de l'immigration de Bordeaux : quelle réalité pour quel "déficit" linguistique ? »

**17:00 : Fin de la journée**

## Samedi 18 octobre

**09:30 : Accueil des intervenants et du public**

*Séance « Écriture, critique et interprétation : la quête d'une vérité ou une perpétuelle interrogation ? » (Présidence Mme Véronique Béghain)*

09:45 :  
M. Jean-Fernand Bédia (Université de Bouaké, Côte d'Ivoire) :  
« La Langue d'écriture d'Ahmadou Kourouma entre surenchère et trahison par la critique »

10:15 :  
Mme Virginie Darriet-Féréol (Bordeaux, France) :  
« Autour de Leonora Miano »

**10:45 : Pause**

**11:00 : Reprise des travaux**

*Séance « Impermanence de l'image, individuation et indicible » (Présidence M. Omar Fertat)*

11:00 :  
Mme Sandrine Chérat (Bordeaux, France)  
« *Truismes* de Marie Darrieussecq : (Dé)formation de l'image, (D)ef(f)icience du langage »

11:30 :  
Mme Gabriella Bandura (Université Paris VIII, France/Université de Szeged, Hongrie)  
« La Déficience de l'écriture chez Éric Chevillard et Anne Garréta, enjeux cognitifs »

12:00 :  
Mme Lori Saint-Martin (UQAM, Montréal)

« De l'intraduisible en traduction : théorie et pratique »

**Pause Déjeuner (12:30 – 14:00)**

**14:15 : Reprise des travaux**

*Séance « Les Images et les textes : un regard plutôt qu'une vision ? » (Présidence Mme Marie-Lise Paoli)*

14:30 :

M. Philippe Gaildraud (Bordeaux, France) :  
« Marc Sabathier-Lévêque ou l'écriture étoilée »

15 :00 :

M. Jean-Claude Ollagnier (Bordeaux, France) : « La Vie de Marc Sabathier-Lévêque ou l'*Oratorio pour la nuit de Noël* »

15 :30 :

Mme Timea Gyimesi (Université de Szeged, Hongrie)  
« Le cri d'Hélène Cixous : En deçà et/ou au de-là de la trahison des images et de la déficience des langues »

**16:00 : Pause**

**16:15 : Reprise des travaux**

*Séance « L'instantané et le virtuel pour pallier la déficience ? » (Présidence M. Pierre Katuszewski)*

16:30 :

Camille Bréchaire (Bordeaux, France)  
« La Littérature comme lieu d'incertitude et d'interrogation : des impressions numériques comme relance d'une aventure labyrinthe »

17:00 :

Mme Mercedes Montoro-Araque (Université de Grenade, Espagne)  
« Trahison des images ou épiphanie de l'inaperçu ? L'imaginaire chez Sylvie Germain »

17:30

M. Ricard Ripoll de Villanueva (Université Autonome de Barcelone, Espagne)  
« Gabriel Osmonde, les images et les mots de l'Altenaissance »

**18:00 : Conclusions provisoires par Jean-Michel Devésa**

**Contact :**

**M. Jean-Michel Devésa**

**Responsable du CELFA (EA CLARE)**

**<http://clare.u-bordeaux3.fr/index.php/centres/celfa>**

**e-mail : [jmdevesa@free.fr](mailto:jmdevesa@free.fr)**

**Tél. : (0033) 665 066 019**